

Marie VAREILLE DÉSENCHANTÉES



**LE ROMAN QUE
VOUS OFFRIREZ
À TOUS VOS AMIS**



Marie Vareille

DÉSENCHANTÉES

Roman



*À toutes mes amies, pour leur présence et leur soutien
au fil des années, et tout particulièrement :
à Diane, qui a illuminé mon enfance de son extraordinaire
fantaisie, de son imagination débordante
et de son humour ravageur.
à Pauline, qui m'appelle tous les mardis,
qui envoie les plus beaux mails d'anniversaire
et qui a toujours fait preuve d'une fiabilité sans faille.*

« Celui qui n'est plus ton ami ne l'a jamais été. »
Aristote

*« Tu ne sais jamais à quel point tu es fort,
jusqu'au jour où être fort reste la seule option. »*
Bob Marley

SARAH

LES GENS QUI T'EXPLIQUENT QU'AVANT DE MOURIR tu vois défiler tes souvenirs ne sont clairement jamais morts. Moi, la seule chose que je vois défiler, c'est un faux plafond en liège, des néons blafards et des silhouettes en blouse qui me poussent à toute vitesse vers un ascenseur en hurlant des mots que je ne comprends pas. Des souvenirs, je n'en ai plus. On ne ressasse pas le passé quand on n'a plus d'avenir. Crois-moi, j'aimerais qu'ils défilent, ne serait-ce que pour gagner un peu de temps avec toi. J'aimerais revoir mon enfance sur un écran, en sépia, peut-être avec des sauts et des grésillements comme si le film de ma vie avait été tourné en 1930. Ça s'appellerait « Souvenirs de Sarah, l'histoire d'un mensonge ». Apportez le pop-corn, éteignez les lumières.

Mais non. Rien. Cerveau en pause. Terreur. Aucune image qui remonte. Une seule chose compte : maintenant. L'instant présent. Première fois de ma vie que je saisis vraiment ce concept. Je le contemple avec étonnement alors qu'il s'écoule entre mes doigts, chaque seconde, un grain de sable, une goutte d'eau salée. Un morceau d'océan, précieux, insaisissable. Quelques minutes de futur, voilà tout ce qu'il me reste. Et tu ne connaîtras jamais la vérité. Ma vérité.

Entrée dans l'ascenseur.

Je vais devenir un fait-divers. Il faut croire que c'était ma destinée. On parlera de moi dans les dîners, entre le fromage et le dessert. « Tu te souviens de Sarah ? » Je serai un frisson dans le dos de mes connaissances. Un mauvais souvenir. La preuve désagréable par A + B que ça n'arrive pas qu'aux autres.

Sortie de l'ascenseur. Je vomis sur la blouse rose.

Je n'ai jamais connu la peur, la vraie, avant cet instant.

One. Two. Three. Mon corps, balancé sur une table d'opération. Un sac de linge sale. Déjà un cadavre.

Je n'ai jamais connu la douleur, la vraie, avant cet instant.

Achevez-moi. Qu'on en finisse. Être morte ne peut pas être pire que ça.

Les voix se brouillent, lointaines. Dans mon dos, une sensation de métal glacé. J'entends les mouettes, le fracas des vagues. Sur ma peau l'humidité et le sel.

Un dernier grain de sable roule entre mes doigts. Une dernière pensée pour toi.

The end.

J'aurais préféré mourir dans ma langue maternelle.

*

FACE A :
LES DÉSENCHANTÉES

Document de travail
Affaire Sarah Leroy – année 1992

Nous avons toutes une part de responsabilité dans ce qui est arrivé à Sarah Leroy. J'y ai moi-même participé, même s'il m'a fallu vingt ans pour comprendre et accepter le rôle que j'ai joué dans cette histoire. Je ne vous dévoilerai pas mon identité, ce n'est pas le but de ma démarche et, de toute façon, je ne veux pas qu'on imagine que je révèle la vérité pour me dédouaner, accuser les autres plutôt que moi, ou même simplement pour me mettre en avant. Il me semble que la vérité doit être écrite quelque part. Pour nous, pour Sarah, et peut-être pour vous. Pour qu'enfin, à défaut d'un pardon quelconque, nous arrivions à vivre avec ce que nous avons fait.

Même si tout le monde pensera probablement le contraire, à l'époque, nous avions une morale. Pas le genre de morale à nous empêcher de mentir à la police, à nos familles, voire à nous-mêmes. Le genre de morale qu'on s'invente quand on a quinze ans et qu'on ne s'est pas encore résigné à l'absence totale de justice en ce bas monde. C'est au nom de cette morale que je vous écris aujourd'hui, vingt ans, donc, après les événements.

La photo qui accompagne ces pages a été prise quelques jours avant la disparition de Sarah Leroy. De gauche à droite, vous pouvez voir Angélique, qui, Dieu sait, n'avait rien d'un ange, Morgane, qu'on qualifierait aujourd'hui de « haut potentiel », Jasmine, charitablement renommée « la fille de la femme de ménage » dans les journaux et le rapport de police, et Sarah

Leroy. À moins que vous n'ayez passé les vingt dernières années à hiberner dans un igloo au Groenland, il est de toute évidence inutile de présenter Sarah Leroy.

Je sais que vous aimeriez savoir qui je suis, mais en réalité, cela n'a aucune importance. Nous sommes une entité, nous sommes les « Désenchantées ». De la même manière qu'en grammaire comme dans la vie, le masculin l'emporte sur le féminin, dans notre histoire, le « nous » a toujours supplanté le « je », et c'est pourquoi je m'autorise à écrire en notre nom à toutes.

Personne ne peut s'attendre à ce que qui que ce soit se rappelle aujourd'hui avec une fiabilité absolue ce qu'il s'est passé l'été de la disparition de Sarah Leroy. Pour ma part, j'ai sorti du grenier la semaine dernière la pile de cahiers Clairefontaine à spirales que j'utilisais pour écrire mon journal intime, un exercice auquel je me suis livrée quotidiennement ou presque, depuis la sixième et jusqu'à la fin de mes études. J'ai relu tout ce qui se rapportait à la période qui nous concerne.

Mais commençons par le début.

Sarah Leroy n'a pas croisé Angélique pour la première fois en classe de seconde B au collège-lycée Victor-Hugo. Elles ne se sont pas naturellement détestées au premier regard parce que « tout les opposait », comme cela a été affirmé dans les médias quand Angélique a été placée en garde à vue. Angélique et Sarah se sont rencontrées dans un cimetière quand elles avaient sept ou huit ans. Et sans doute ne se seraient-elles en effet jamais rapprochées si cette première rencontre s'était faite dans d'autres circonstances. Il est vrai qu'elles n'avaient rien en commun. Par cela, j'entends que Sarah était une fille de bourgeois tandis que les parents d'Angélique étaient endettés jusqu'au cou. Les cimetières sont toutefois des terrains neutres et générateurs d'empathie, raison pour laquelle elles ont pu faire connaissance sans idées préconçues. Contrairement à Angélique, Sarah avait une bonne raison d'être dans le cimetière de Bouville-sur-Mer ce jour-là : on y enterrait sa mère. Angélique, quant à elle, était là parce que, je cite, « elle adorait les cimetières ». Personnellement, j'aurais jugé ce hobby plutôt inquiétant, mais Sarah ne s'en est pas formalisée.

Sarah était dans cette phase du deuil qu'on appelle le déni. Elle sortait du sommeil tous les matins, persuadée d'avoir fait un

mauvais rêve, tout étonnée d'être réveillée par la sonnerie stridente du réveil plutôt que par les bras chauds de sa mère. Son père, Bernard Leroy, a dû la traîner en pleine crise de nerfs à la messe funéraire. Elle sanglotait si fort qu'on n'entendait pas le prêtre. Sa grand-mère s'est résignée à la sortir de l'église et Sarah est partie en courant. Ses pas l'ont spontanément emmenée au cimetière. Si vous n'êtes jamais allés à Bouville-sur-Mer, sachez que ce cimetière existe encore. Il est perché en haut d'une falaise blanche qui tombe à pic dans la Manche, pas très loin du cap Gris-Nez. Les jours de beau temps, on voit jusqu'en Angleterre.

Assise en tailleur sur une pierre tombale, à côté d'un mausolée recouvert de mousse, Angélique portait un ciré jaune trop grand pour elle. Le premier sentiment que Sarah a ressenti à l'égard d'Angélique a été une jalousie violente, comme un coup de poing dans le ventre, à l'idée que la mère d'Angélique avait dû lui crier de se couvrir avant de partir. Certaines personnes avaient encore une maman aimante qui se préoccupait de leur éviter une broncho-pneumonie. Pas Sarah. La vie était trop injuste. Sarah allait cependant vite apprendre que les parents d'Angélique n'étaient pas du genre à se préoccuper de choses aussi basement futiles qu'une broncho-pneumonie. Mais sur le moment, ce ciré d'adulte lui est apparu comme le symbole de l'amour immense qui venait de lui être arraché. Ses larmes ont redoublé. De rage, elle a lancé un caillou en direction de cette inconnue qui ne connaissait pas sa chance. Angélique s'est retournée. Elle a examiné longuement Sarah tandis que celle-ci sanglotait. Puis, elle s'est levée de sa pierre tombale, l'a prise dans ses bras et l'a serrée très fort contre elle. Elle sentait la mer et le chocolat chaud. Sarah a senti sa respiration s'apaiser. Elle est restée un long moment dans les bras de cette petite fille qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam et qui était néanmoins la première à lui apporter un semblant de réconfort.

— Qui est mort ? a demandé Angélique en parcourant du regard la robe et les collants noirs de son interlocutrice.

— Maman, a murmuré Sarah.

— Oh. Désolée.

Un silence s'est installé, puis Sarah a balbutié entre deux sanglots :

— Sais-tu qui était la première femme à traverser la Manche à la nage ?

Angélique a secoué la tête. Elle ne voyait pas le rapport.

— Gertrude Caroline Ederle, en 1926. Une Américaine. Elle est partie du cap Gris-Nez et est arrivée à Douvres en quatorze heures et trente et une minutes. Elle a battu le record du monde masculin de l'époque d'une heure cinquante-neuf. C'est Maman qui m'a raconté ça. Elle savait tant de choses intéressantes.

Bien qu'elle n'ait pas trouvé l'information particulièrement passionnante, Angélique a hoché la tête, impressionnée par cet étalage de culture aussi inutile qu'étrange compte tenu des circonstances. Elle a ensuite pris la main de Sarah et l'a regardée avec grand sérieux.

— Je suis désolée, la vie est vraiment atroce, surtout pour les filles. La seule solution, c'est la solidarité, c'est Fanny qui me l'a dit.

— C'est qui Fanny ?

— Ma grande sœur.

Sarah n'avait pas la moindre idée de ce que le terme « solidarité » signifiait, mais il sonnait comme une succession de notes de musique, une gamme pleine d'espoir dont elle avait bien besoin en ces temps difficiles, elle a donc proposé à Angélique :

— Tu pourrais venir avec moi à l'enterrement ?

— Oui, carrément ! s'est exclamée celle-ci, comme si on venait de lui proposer d'aller manger une glace.

Angélique était enchantée de cette opportunité de peut-être voir un mort en vrai. Elles sont donc toutes deux allées se poster à côté du trou de terre fraîche préparé pour accueillir le cercueil. Elles ont patienté en silence. Angélique essuyait de temps en temps les larmes de Sarah avec un mouchoir en papier usagé trouvé au fond de la poche de son ciré. Puis les cloches se sont mises à sonner et le cortège gris des membres de la famille, précédé du cercueil, est entré dans le cimetière comme un vol de corbeaux lugubres.

— C'est trop triste, je te prête mon Walkman, a chuchoté Angélique, je l'ai volé à ma sœur.

Sans attendre la réponse de Sarah, elle a plaqué son casque sur les oreilles de sa nouvelle amie et a monté le volume au maximum.

Et c'est comme ça que tout a commencé : Angélique, attifée d'un ciré jaune comme un soleil qui lui arrivait aux chevilles, tenant la main de Sarah, sidérée de chagrin, le tout avec *Sensualité* d'Axelle Red en musique de fond.

AUJOURD'HUI, FANNY

LA MAIN CRISPÉE SUR SON TÉLÉPHONE, Fanny relut pour la centième fois le texto qu'elle venait de recevoir.

Numéro inconnu. 9 h 43.

Maman est morte hier.

Enterrement mardi 10 h.

Fanny n'avait pas parlé à sa sœur depuis des années, mais elle savait que le message ne pouvait provenir que d'Angélique. Elle leva lentement la tête. À travers la vitre de son bureau, elle voyait ses collègues s'agiter dans l'effervescence matinale. *Maman est morte.* Quand l'avait-elle vue pour la dernière fois ? Pour le troisième anniversaire d'Oscar, il y a plus de neuf mois. Marie-Claire avait proposé de prendre son petit-fils une semaine l'été suivant et Fanny avait failli éclater de rire. Puis, quand elle avait compris que la proposition était sérieuse, elle avait refusé poliment. Elle ne savait même plus quel prétexte elle avait invoqué. Elles s'étaient disputées et ne s'étaient pas rappelées. Ses mains tremblaient. *Maman est morte.* Elle aurait voulu demander ce qu'il fallait faire. Parler à quelqu'un,

peut-être ? Non. On ne mélange pas travail et vie privée. Les collègues de Fanny n'étaient pas ses amies. Encore moins depuis qu'elle avait été promue rédactrice en chef adjointe du magazine et qu'elle était pressentie comme future directrice éditoriale du *online*.

Elle avait besoin d'un café. Elle posa son téléphone avec précaution sur son bureau impeccablement rangé, comme un objet brûlant susceptible d'exploser à tout instant. Elle traversa l'open space avec la curieuse impression d'avancer au ralenti dans un aquarium au son du cliquetis des claviers.

— Carabosse va récupérer le *online*, c'est sûr, elle va virer la moitié de l'équipe.

La phrase lui arriva bien distincte, comme un boomerang en plein dans les dents. Une discussion de machine à café comme une autre, dont elle était manifestement l'objet. Sa mère était morte et ses collègues la surnommaient « Carabosse ». Merci et bonne journée à vous aussi.

La conversation entre Nathalie et Jeanne cessa, bien entendu, à l'instant où elles remarquèrent sa présence. Fanny, l'air de rien, appuya sur le bouton « expresso sans sucre » et attendit que le gobelet se remplisse. Une odeur légère et plutôt agréable de panique et de café envahit l'atmosphère. Fanny repartit s'enfermer dans son bureau sans leur adresser la parole – ce n'est pas comme si elle avait du temps à perdre avec ce genre de commérages. Et puis, sa mère était morte, ce qui, objectivement, était tout de même plus grave que de se faire traiter de sorcière par deux collègues jalouses.

Quelques minutes plus tard, elle se rendit toutefois aux toilettes et s'observa dans la glace. Elle n'avait pas grossi. Elle maintenait son IMC en dessous de 19 depuis des années. Carabosse était-elle grosse ? Sans doute pas, mais elle devait être moche. Toutes les sorcières étaient moches. Elle examina son dos, droit, ses yeux noisette communs, mais agrandis par un maquillage précis et délicat, sa peau lisse, sa robe parme si bien coupée. Rien, dans le reflet du miroir, qui fasse penser de près ou de loin à une sorcière.

L'insulte ne pouvait pas faire référence à son physique. C'était, Dieu merci, sa personnalité qu'elles attaquaient. Elle haussa les épaules. Certes, Fanny n'était ni douce, ni particulièrement bienveillante, faute de temps, principalement, mais de là à la traiter de sorcière... Ambitieuse, rigoureuse, professionnelle auraient été des termes plus adaptés.

Elle retourna à son bureau et, au moment où elle allait se mettre au travail, son téléphone, qu'elle n'avait pas osé retoucher depuis la lecture du texto, sonna. Fanny décrocha. Convocation d'urgence au collège de Lilou, sa belle-fille. Fanny essaya de savoir de quoi il retournait, demanda si c'était possible de décaler ce rendez-vous la semaine suivante, mais la CPE invoqua une urgence.

— Laissez-moi réorganiser ma journée, soupira Fanny.

Elle avala son café d'un trait et briefa l'assistante (Audrey ? Ambre ? Elle n'arrivait jamais à se souvenir) sur les changements à effectuer dans son agenda. Un quart d'heure plus tard, elle repartait vers le métro. *Maman est morte*. Elle penserait plus tard à ce texto. Elle répondrait ce soir, elle demanderait à Esteban. Esteban était toujours de bon conseil. En attendant, il fallait occulter cet événement et gérer cette journée, de toute évidence, de merde. Elle ferma les yeux, inspira et s'imagina passant une main affectueuse dans les cheveux d'Oscar. Quand elle angoissait, quand elle sentait sa respiration s'accélérer, il lui suffisait de s'imaginer serrant contre elle son petit garçon, humant son odeur de savon pour bébé, sa joue tiède et toute douce. Elle sentit la tension se relâcher. Il ne fallait surtout pas qu'elle commence à penser à Angélique. Ce n'était pas le moment de paniquer.

Document de travail
Affaire Sarah Leroy – années 1992 à 1995

Que dire d'Angélique si ce n'est qu'elle n'a fait honneur à son prénom que sur un temps très court ? Avec ses joues rondes et innocentes, ses immenses yeux d'un bleu pur, petite, elle était souvent surnommée Boucles d'or. Tous les hivers depuis ses quatre ans, affublée d'une paire d'ailes en carton, on la plantait dans la crèche vivante à la sortie de l'église pour jouer l'ange Gabriel. Angélique a de ce fait vécu une période un peu mystique, pendant laquelle elle accrochait des portraits de Thérèse d'Avila au-dessus de son lit. Persuadée d'être élue par le Seigneur, elle s'affamait avec enthousiasme pendant le carême, s'astreignait à quatre bonnes actions et trois *Je vous salue Marie* par jour et reversait scrupuleusement tout son argent de poche dans la panier de la quête. Un jour, au catéchisme, Angélique a évoqué son ambition de devenir prêtre. On lui a évidemment ri au nez et, effondrée d'apprendre qu'un pénis était indispensable à la bonne animation d'une messe, elle a sombré dans une déprime qui a sonné la fin de ses ambitions ecclésiastiques. Sa grande sœur, Fanny, a essuyé ses larmes. Elle l'a aidée à remplacer par des posters des Backstreet Boys et des 2Be3, ses icônes et ses portraits de saintes qu'elles ont tenté sans succès de brûler dans l'évier de la cuisine. À partir de ce moment-là, Angélique n'a plus eu ni Dieu ni maître et a commencé à faire très exactement ce qu'elle voulait, quand elle le voulait, sans plus tolérer la moindre contrainte extérieure. Elle mentait à tout bout de

champ, chapardait des bonbons à la boulangerie qu'elle mangeait en cachette dans le cimetière, son royaume. Et puis, a eu lieu cet événement bien connu de tous ceux qui ont fréquenté le collège-lycée Victor-Hugo dans les années 1990, qu'on nomme « L'incident du hangar à bateaux », et les choses ont sérieusement dégénéré. Mais je m'égare, retournons plutôt à nos moutons, à savoir, Sarah Leroy.

Les mois de juillet et août 1992 sont passés comme si l'univers de Sarah ne venait pas de s'effondrer, comme si l'écoulement des jours avait encore un sens quand on a huit ans et perdu sa maman. *Aladdin*, sorti l'hiver précédent, passait encore au petit cinéma de Bouville. Pour lui changer les idées, Angélique a emmené Sarah voir le dessin animé dix-sept fois. Sans payer, évidemment. Elle lui a appris à se faufiler par la sortie au moment où les spectateurs d'une autre séance quittaient l'établissement. Après ces séances, elles hurlaient les chansons d'*Aladdin* en tournoyant dans le cimetière ; les pierres tombales faisant office de tapis volants. Elles jouaient les scènes qu'elles connaissaient par cœur sur la plage de sable gris, qui se transformait dans leur imagination fertile en désert doré des *Mille et Une Nuits*.

Sarah s'est mise à passer l'essentiel de son temps avec cette nouvelle amie tombée du ciel. Ses copines étaient pour la plupart parties en vacances et son père restait toute la journée enfermé dans son bureau. Le père de Sarah, Bernard Leroy, travaillait à la mairie de Bouville-sur-Mer. Il « s'investissait dans le futur de la commune » (c'est ironique, vous noterez les guillemets). Rapidement, Vanessa, comptable à la mairie, a commencé à dîner souvent chez Sarah. C'est la seule dont Sarah se souviendrait par la suite. Son cerveau n'a imprimé ni les prénoms ni les visages des quelques autres femmes qui ont précédé sa belle-mère.

Le père de Sarah possédait le club nautique et l'unique hôtel de Bouville-sur-Mer (il existe toujours, il se trouve juste après la jetée, vous ne pouvez pas le rater), trois restaurants à Wimereux, un à Audinghen, deux à Audresselles et quatre ou cinq gîtes touristiques sur la côte d'Opale. Il avait tout hérité de son beau-père, parti de rien pour construire ce mini-empire de la moules-frites à la sueur de son front. Bernard Leroy était donc devenu riche sans le moindre effort, si ce n'est celui d'avoir épousé la bonne

personne. Son principal talent consistait à savoir bien s'entourer et à recruter avec soin, puis exploiter ceux qui gèreraient ses biens le mieux possible. Sans être véritablement un escroc, puisqu'il eût fallu pour cela un courage qu'il ne possédait pas, il avait une personnalité malléable et se laissait porter par les flots, là où le courant de sa lâcheté le menait. Il a fini, sans surprise, par faire de la politique. Je me permets cette présentation de notre bien-aimé maire de Bouville-sur-Mer, car il a malgré tout joué un rôle dans cette histoire. Vous comprendrez mieux aussi pourquoi il est si important pour moi de rester anonyme.

Dans un premier temps, Angélique a accueilli l'amitié de Sarah comme un dû, sans une quelconque reconnaissance. Il faut préciser qu'Angélique attirait alors les gens comme un aimant. C'était prodigieusement agaçant. La façon dont les regards s'adoucis-saient en se posant sur elle était stupéfiante. Son sourire avait le pouvoir de générer l'amour, du moins jusqu'à l'histoire du hangar à bateaux. Puisque ce texte doit établir la vérité, j'admets que j'ai longtemps été jalouse du charme d'Angélique. J'aimerais vous dire que c'était grâce à sa personnalité, son intelligence ou son humour qu'elle suscitait une telle admiration, mais ce n'était pas le cas. Elle était simplement tout ce qu'on attend d'une petite fille de son âge : très jolie et à peu près sage, en apparence, tout du moins, puisqu'elle avait un don inégalable pour le mensonge. Cette fascination des gens pour Angélique a commencé très tôt : les compliments, les petits cadeaux de la part des commerçants du coin, une chouquette à la boulangerie, une tranche de saucisson chez le charcutier, « Tu es si belle, tu n'as pas envie d'un petit morceau de Maroilles ? » chez le fromager, et un abricot offert par le maraîcher... Si bien que, quand elle allait faire les courses, elle mangeait pour la journée. Tout le monde y allait de son compliment : ses yeux si bleus, ses cheveux si blonds, et ses traits si fins, sans même parler du sourire, « une vraie Lolita »... et Angélique souriait, fière de ce surnom, trop inculte pour s'offusquer de cette comparaison parfaitement déplacée avec l'héroïne de Nabokov, manipulée et violée par son beau-père pédophile.

L'amitié d'Angélique et Sarah était simple. Elles s'attendaient au coin de la rue pour parcourir ensemble le trajet jusqu'à l'école, elles allaient à vélo à la plage, faisaient la planche sur les vagues

froides et agitées de la Manche et se retrouvaient ensuite chez Angélique pour boire des chocolats chauds préparés par sa grande sœur. L'hiver, elles enfilaient en cachette les robes et les escarpins de la mère décédée de Sarah, rangés au grenier. Angélique avait insisté pour ouvrir les cartons, Sarah avait fini par céder. Sarah disait toujours oui à Angélique. Elle endossait de bonne grâce le rôle de la sorcière, de la fée ou du prince charmant et laissait toujours Angélique, prédestinée par son éclatante beauté, jouer la princesse en détresse.

Elles se téléphonaient dès qu'elles rentraient chez elles pour parler de devoirs, de dessins animés, de leur liste au Père Noël, des autocollants qui leur manquaient dans leur album Panini du Roi lion (elles n'en avaient qu'un pour deux, celui de Sarah). Elles participaient à tous les concours du Club Dorothée, votaient pour leur série préférée par téléphone ou Minitel (auquel cas, elles allaient chez Sarah, parce qu'Angélique avait reçu une giflette la première fois qu'elle avait appelé un numéro surtaxé). Jusqu'à la classe de cinquième, leur plus grande ambition était d'être appelées par la présentatrice blonde et de remporter l'un des lots, toujours merveilleux, mis en jeu ou au moins une photo dédicacée. Sarah, une fois, a gagné un baladeur rouge et bleu. Malheureusement, elle a manqué l'appel de Dorothée. Cela est longtemps resté l'un des événements les plus tragiques de sa vie d'enfant. Quant au baladeur, elle l'a donné à Angélique pour qu'elle arrête de piquer celui de sa sœur. Angélique avait cette fâcheuse tendance à toujours chiper les affaires de Fanny. Ce détail a son importance pour la suite.

Sarah et Angélique ont construit leur amitié sur les petits bonheurs et les petits soucis qui semblaient si futiles aux adultes, mais qui constituaient tout leur quotidien. Chaque rentrée, sur la première page de leur cahier de textes, elles écrivaient cette citation de Montaigne à propos de l'évidence de son amitié pour Étienne de La Boétie, découverte sur une vieille carte postale : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » Et effectivement, leur amitié était aussi simple et incontestable que cela.

Les parents d'Angélique (son père n'avait pas encore abandonné le foyer), accaparés par leur restaurant, se contentaient de râler quand arrivait la facture du téléphone fixe, le père de

Sarah, occupé à sa carrière, se souciait peu des fréquentations de sa fille.

À partir de la sixième, il a fallu prendre le bus pour aller à Saint-Martin, où se trouvait le collège-lycée Victor-Hugo. C'était faisable à vélo, mais un peu loin, surtout en hiver. Sarah, qui montait en premier dans le car scolaire, gardait toujours une place pour son amie, et comme Angélique était malade en voiture, Sarah négociait toujours les deux places au premier rang pour éviter tout incident. Le chauffeur de bus, touché par la loyauté de Sarah, a même fini par conseiller aux autres enfants qui voulaient s'y asseoir de se reculer d'un rang. Il fut dès lors acquis pour tout le monde que les sièges du premier rang à gauche étaient ceux d'Angélique et Sarah. Cela a duré jusqu'à la fin de la quatrième. Ensuite, elles ne se sont plus jamais assises côte à côte.

Pour lire la suite,
RDV chez votre libraire
préféré !

"Désenchantées" est aussi disponible en
papier et numérique sur tous les sites de
ventes en ligne :

Amazon

FNAC

Cultura

D citre

Furet du Nord

Mollat